

LE DÉFI CONTEMPORAIN DE LA SAUVEGARDE DE LA NATURE : LA SOLUTION GRÉCO-ROMAINE ANTIQUE

Gaston MBATSOGO

Université de Yaoundé I, Cameroun

personne318@gmail.com

Résumé : La préservation de la nature est d'actualité parce que le monde moderne pense qu'il s'agit d'une préoccupation nouvelle. Entre la recherche de solutions et une nouvelle façon de reconsidérer le rapport homme-nature, les idées foisonnent. L'Antiquité, avec l'aide des poèmes d'Homère, Hésiode et Virgile, a connu pareil l'inquiétude. Sa représentation de l'univers, basée sur une considération divinisée de ses éléments, a conduit au respect du monde, car la relation avec la nature est d'essence religieuse. En effet, chaque aspect de l'environnement s'assimile à un dieu. Pendant des siècles, cette vision a permis de protéger la nature. L'objectif de cette recherche est de montrer que les réflexions sur l'environnement ne datent pas exclusivement du siècle dernier, mais ont été amorcées et solutionnées depuis la lointaine Antiquité hellénique et romaine. Cette réflexion, qui apporte sa contribution, est réalisée grâce à la critique thématique de Richard.

Mots-clés : nature, antiquité, divinité, Homme.

LE DÉFI CONTEMPORAIN DE LA SAUVEGARDE DE LA NATURE : LA SOLUTION GRÉCO-ROMAINE ANTIQUE

Abstract: The natural preservation is the most important thing that the contemporary world is facing. People think that it's a new concept. Looking for solutions for the sake of the world is the main will in the thinking of the entire world. The Homerus, Hesiodius and Virgil poems show that people of that time had similar problems and had solutions about it. The thinking of the nature is sacred, because each of its aspect is divine. The world is full of gods that represent the natural's elements. The aim of the analysis is to show that environmental cogitation didn't start in the previous century, but from the Greek and Roman antiquity. This study who brings its contribution is carry out with the thematic criticism of Richard.

Keywords: nature, antiquity, divinity, human being.

Introduction

La question de la nature préoccupe la population mondiale tant elle paraît comme la grande contrariété du siècle. Alertée régulièrement par les relais de communications modernes, les problèmes environnementaux se perçoivent dans le quotidien des êtres vivants. Que ce soit la biodiversité exposée à l'extinction et la destruction des biotopes, la nature et sa préservation n'ont jamais autant occupé les médias. Chacun en s'interrogeant sur le devenir de la planète pense qu'il y a matière à réflexion. Face à une nature en crise, nous recherchons des solutions. En s'appuyant

sur la maxime « nihil novi sub sole » (il n'y a rien de nouveau sous le soleil), la référence à l'antiquité peut aider à résoudre cette inquiétude. Une relecture des poèmes d'Homère, Hésiode et Virgile permettrait de connaître l'attitude des Anciens face à l'environnement. Si pour l'homme moderne, l'univers est le terrain de sa puissance, l'homme antique le considère comme le lieu de conservation et de coopération, car il voit des divinités derrière chaque entité naturelle. Le monde n'est donc pas un champ d'exploitation, mais de vénération, à partir de la déification de chacune de ses forces : « l'antiquité [...] plaça une divinité partout où, pour elle il n'y avait que mystère » (Commelin, 1991, pp.II-III). En sacrifiant chaque aspect naturel, le panthéon s'en trouve expliqué. Assimilée au soleil, mer, terre, temps, force, arbre, vice, toute parcelle naturelle était considérée sacrée.

Notre travail s'articule autour de la conception de la nature des Grecs et Latins de l'ère classique. Sous quels concepts l'Antiquité désigne-elle la nature ? Quelles perceptions l'homme antique établit-il entre l'univers et lui ? En quoi consiste sa vision du monde ? L'hypothèse générale admet, qu'il y a dans la pensée ancienne, un sentiment sacré de la nature aboutissant à une conscience pro-environnementale. Afin de justifier la scientificité de cette recherche, l'analyse compte vérifier son postulat à l'aune de la critique thématique.

Méthode d'étude des réseaux organisés d'idées fixes formant des structures révélatrices de l'auteur, Richard, sur qui s'adosse la présente analyse, estime qu'il faut saisir la manière dont un écrivain perçoit le monde. Son approche postule pour une résurgence obsessionnelle de l'univers mental de l'auteur dans son œuvre (Richard, 1961). Cette présence non-voulue des préoccupations psychiques révèle, non pas son inconscient, mais des zones « pré-réflexives ou extra-réflexives » (Poulet, 1969, p.429) de sa conscience se manifestant à travers des thèmes que Rousset nomme « des indices formels ou réalités formelles » (Rousset, 1962, p.33). Pour élucider sa critique, Richard s'applique à repérer et à établir la logique interne d'une œuvre à travers des thèmes ou motifs récurrents. Il recommande l'identification des motifs entourant le thème, son dévoilement et la vision du monde de l'auteur. La démarche richardienne permettra de découvrir les abords des poèmes anciens dévoilant la représentation sociale antique de la nature. Son opérationnalisation induit donc un plan en trois parties: la première s'emploie à ressortir l'essentiel de ce qui constitue l'univers à travers une représentation de la nature organique, inorganique et métaphysique; parce que le monde antique montré par les aèdes est un tissu dans lequel toutes ses composantes se tiennent, la seconde établit les relations entre l'homme et son environnement pour découvrir les reflets divins et anthropomorphiques; la troisième entend mettre en évidence sa conception antique pour montrer sa considération du sacré.

I. Préalables théoriques

Commencer une étude sur la nature, c'est se heurter à une difficulté majeure : cerner sa compréhension. Si l'idée la désignant semble aller de soi, parce que vulgairement évoquée, sa terminologie est loin d'être évidente. Habituellement, elle renvoie aux réalités perceptibles de l'univers physique. Comment donc distinguer précisément « une pensée de la nature alors que pour l'Antiquité tout est nature ? » (Siebert, 1996, p.11) En effet, il ne se trouve nullement chez les Grecs et les Latins un

terme d'oppositions sans lequel il est difficile de lui trouver un entendement. La nature trouve son sens déterminé dans les notions de son contraire. Il y a ainsi des contrastes observés dans nature et culture, nature et technique, nature et esprit. En venant de «natura, ae» découlant du verbe «nascor, nasci, natus sum» qui signifie «naître, prendre son origine, provenir» (Gaffiot, 2016, p.882), elle se comprend comme la représentation d'un phénomène contingent et le fondement d'une chose. Elle renvoie à deux significations différentes, mais liées. D'abord, sa conception philosophique l'indique comme l'ensemble de principes déterminant une entité. La nature d'une chose renvoie à ses propriétés intrinsèques et universelles. Autrement dit, c'est l'essence animant et contribuant au devenir d'une chose. Elle apparaît comme ce qui permet de dire qu'une chose est ce qu'elle est. Ensuite, la nature a, une signification cosmologique en désignant l'univers qui s'organise dans un ordre précis et anime les choses et les êtres. A minima, c'est l'ordre écologique, c'est-à-dire le biotope dans lequel la biocénose naît, vit et meurt. Dans la pensée classique, elle renvoie à l'ensemble de lois et mécanismes par lesquels s'organise la constance de l'ordre universel. L'être humain apparaît pour les Anciens comme une partie d'un tout et n'est pas un sujet autonome dont la vie subjective préexiste à toutes choses. En tant que produit de la nature, il ne saurait s'en soustraire. Chez les Stoïciens et les Cyniques, la sagesse consiste à vivre et agir conformément à son équilibre, à ses mécanismes et à ses lois.

Pour Grecs et Romains, tout ce qui existe est nature. Qu'elle soit φ ς (vie et mouvement) ou ς (ordre du monde), la nature est la totalité existentielle. Au IV^{ème} siècle avant Jésus-Christ, Aristote, cité par Casadebaig, la pensait comme « l'unité originelle de l'appropriation d'une matière à une forme, et du mouvement accomplissant cette forme dans un sujet de devenir » (1953, p.53). La nature se comprend comme le fondement de toutes choses appelées à évoluer. Dès sa manifestation, l'être est déjà déterminé pour une finalité. Il s'insère au monde et participe selon sa substance à sa progression. Lucrèce, repris par Ibrahim, l'imagine comme « l'ensemble des choses qui existent et le principe de leur existence et de leur génération » (1953, p.74). Il s'agit d'un tout englobant, parce que la nature contient en elle-même son principe fondamental. Ces conceptions antiques, qui posent la nature et son caractère, sont remises en question avec l'émergence de la pensée moderne, qui la pense comme une construction intelligible.

Dès la Renaissance, la montée en puissance de nouvelles disciplines comme la géométrie, les arts mécaniques, les sciences physiques redessinent les contours de la notion. Pour Nay, Copernic et Galilée « considèrent ainsi la nature comme un ensemble de mécanismes physiques dont il convient de déchiffrer les lois spécifiques ». Le monde, ensemble complexe, se découvre suivant des lois scientifiques basées sur l'observation, l'expérimentation et les résultats. L'univers ne se comprend pas sous la lumière d'une fumée métaphysique. Newton dira que «J'ai expliqué jusqu'ici les phénomènes célestes et ceux de la mer par la force de la gravitation» (2005, p. 12). Cette affirmation qui assure le rôle déterminant de la science dans la connaissance des phénomènes naturels, montre que le naturel se déchiffre. Pendant le siècle des Lumières, la pensée scientifique se développe. Avec la montée du scientisme, la plupart des philosophes ancrent leur réflexion dans une représentation mécaniste de l'univers.

Ils voient dans une formule de Galilée¹ une révolution intellectuelle redéfinissant la nature indépendamment de toute cause divine. Pour faire triompher la raison humaine et démystifier le réel, Descartes substitue à l'univers surnaturel classique, une représentation physicaliste, traduisant l'abandon des causes ultimes au profit de celles mécaniques. En estimant que le devoir de l'homme est de se rendre comme maître et possesseur de la nature, il a inauguré un précédent : celui d'une recherche accrue et d'une exploration de tout ce qui entoure l'homme. Il conçoit ainsi le monde à la manière d'une machine exploitable, d'où le matérialisme et le mécanisme développés.

Au final, plusieurs aperçus sont mis en exergue. Par son étymologie et les différentes considérations, nous retenons la définition de Jeuge-Maynard parce que son sens oriente la présente analyse vers la direction souhaitée. La nature est « l'ensemble des êtres et des choses qui constitue l'univers, le monde physique » (2013, p.767). Elle désigne l'ensemble d'éléments constituant l'environnement. Cela va des microcosmes, entendus comme des petits écosystèmes, aux macrocosmes compris comme l'ensemble des choses. Cet entendement moderne va à l'encontre de la conception antique, en ce sens qu'il l'exprime comme un tout sur lequel ses parties s'accrochent. En effet, l'Antiquité voit, non pas une vision d'ensemble de tout ce qu'il y a dans l'écosystème général, mais la présence singulière de chaque individualité. Il s'agit non pas d'un tout fractionné, mais des parties spécifiques de l'univers. Cette intellection antique distingue les natures organiques, inorganiques et métaphysiques.

1.1. La nature organique

Elle se comprend comme tout ce qui répond au cycle de la vie : naître, croître et disparaître. L'univers antique, mis en lumière à travers les textes² d'Homère, Hésiode et Virgile, porte la marque des êtres vivants animaux et végétaux.

Μῆνιν ἄειδε θεὰ Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος
 οὐλομένην, ἣ μυρὶ Ἀχαιοῖς ἄλγε' ἔθηκε,
 πολλὰς δ' ἰφθίμους ψυχὰς Ἄϊδι προΐαψεν
 ἠρώων, αὐτοὺς δὲ ἐλώρια τεῦχε κύνεσσιν
 οἰωνοῖσι τε πᾶσι· Διὸς δ' ἔτελείετο βουλή.

Chante la colère, déesse du fils de Pélée, Achille, colère funeste, qui causa mille douleurs aux Achéens, précipita chez Adès mainte âme forte de héros, et fit de leurs corps la proie des chiens et des oiseaux innombrables : la volonté de Zeus s'accomplissait.

Iliade, Chant I, Vers 1-5.

L'extrait homérique montre une partie de la communauté animale composée de Ἀχιλῆος (Achille), κύνεσσιν (les chiens) et οἰωνοῖσι (les oiseaux). À leurs suites, c'est la société végétale.

Dicite, quandoquidem in molli consedimus herba.

¹ Au XVII^{ème} siècle, le savant et écrivain italien Galileo Galilei, dit Galilée, estimait que la nature était écrite en langage mathématique et qu'il fallait par conséquent la déchiffrer au moyen de son exploration.

² En raison de la difficile possession des versions originelles des textes bilingues gréco-latins et surtout de la volonté de reproduire les poèmes initiaux, marqués par la présence des signes graphiques (accents et esprits) sur les mots, nous copierons, tout au long de l'analyse, les textes numérisés bilingues des poètes Homère, Hésiode et Virgile, à partir du site Bibliotheca Classica Selecta.

et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbos,
nunc frondent vimini, nunc formosissimus annus.

Chantez, enfants, puisque nous sommes assis sur l'herbe tendre. C'est le moment où les champs, les arbres, où tout enfante, où les osiers reverdissent, où l'année est la plus belle.

Bucoliques, Chant III, Vers 55-57.

La nature se désigne aussi par la communauté végétale. Elle se lit derrière herba (l'herbe), ager (les champs), arbos (les arbres) et viminis (les osiers). La nature organique découvre les groupes d'animaux et végétaux. Le vivant possède, selon l'Antiquité, une fonction et un but réglés à l'avance. Cet environnement esquissé montre que ce premier arrêt est soutenu par d'autres éléments. Il paraît ainsi évident qu'il reste des pistes à explorer pour la saisir. S'il y a un univers vivant, il en existe aussi un inorganique.

1.2. La nature inorganique

Elle renvoie au minéral. Sa présence montre des matériaux non-biologiques accompagnant les organismes. Dans sa représentation, elle apparaît comme l'une des forces motrices de l'univers, en ce sens qu'elle fait bouger le monde organique.

aestibus at mediis umbrosam exquirere uallem,
sicubi magna Iouis antiquo robore quercus
ingentis tendat ramos, aut sicubi nigrum
ilicibus crebris sacra nemus accubet umbra;
tum tenuis dare rursus aquas et pascere rursus
solis ad occasum, cum frigidus aera Vesper
temperat, et saltus reficit iam roscida luna,
litoraque alcyonen resonant, acalanthida dumi.

En pleine chaleur, cherche une vallée ombreuse : que le grand chêne de Jupiter au tronc antique y déploie ses rameaux immenses, ou qu'une noire forêt d'yeuses touffues y couvre le sol de son ombre sacrée. Puis donne-leur encore de minces filets d'eau et fais-les paître encore au coucher du soleil, quand la fraîcheur du soir tempère l'air, quand la lune verseuse de rosée ranime les clairières, quand le rivage retentit des chants de l'alcyon et les buissons de ceux du chardonneret.

Géorgiques, Livre III, Vers 331-338

Dans la toile réalisée par le poète, la nature inorganique se tisse autour des structures célestes et du relief. Si le premier groupe montre solis (le soleil), aera (l'air), vespera (le soir), luna (la lune) ou roscida (la rosée), le second présente vallem (la vallée), litora (le rivage), aquas (les filets d'eau) et saltus (les clairières). Cet univers naturel est vivant et vénéré. Il est vivant parce que chaque entité, en évoluant à sa façon et selon ses attributs, participe de manière autonome à l'existence commune. Cette considération conduit donc les Anciens à placer, derrière chaque phénomène naturel, des forces supérieures. Il est vénéré parce que ne comprenant ni son fonctionnement et encore moins la manière de le maîtriser, les hommes voient en ces différentes formes de vie, des puissances naturelles qu'ils craignent. Afin de compléter le tableau de ce qui représente la nature, il convient de dégager le voile de la nature métaphysique.

1.3. La nature métaphysique

Il s'agit des composantes naturelles immatérielles. On en distingue trois : les lieux naturels de vie, le temps et la nature ontologique. Les Anciens imaginaient l'univers comme fait de couches parallèles superposées où tout s'organise par rapport au plan de symétrie horizontal et fixe qu'est la surface de la terre. Homère les évoque à travers Zeus (Jupiter) :

αὐτὸς δὲ σφ' ἀγόρευε, θεοὶ δ' ὑπὸ πάντες ἄκουον·
 (...) ὄν δ' ἄν ἐγὼν ἀπάνευθε θεῶν ἐθέλοντα νοήσω ἐλθόντ'
 ἢ Τρώεσσιν ἀρηγέμεν ἢ Δαναοῖσι πληγῆς
 (...) ἢ μιν ἐλὼν ρίψω ἐς Τάρταρον ἠερόντα τῆλε μάλ',
 ἧχι βάθιστον ὑπὸ χθονός ἐστι βέρεθρον,
 ἔνθα σιδήρειαί τε πύλαι καὶ χάλκεος οὐδός,
 τόσσον ἔνερθ' Αἴδεω ὅσον οὐρανός ἐστ' ἀπὸ γαίης·

Il [Zeus] parla lui-même, et tous les dieux l'écoutaient: « (...) Le dieu que je verrai, se séparant des autres, volontairement, aller secourir les Troyens ou les Danaens (...), je le jeterai dans le Tartare brumeux, très loin, au plus profond de l'abîme souterrain, là où sont des portes de fer et un seuil de bronze, aussi bas au-dessous d'Adès que le ciel est loin de la terre.

Illiade, Chant VIII, Vers 4 ; 10-11 ; 13-16

Au-dessus, il y a οὐρανός (le ciel) et en bas c'est Τάρταρον (le Tartare) qui se confond à Αἴδεω (Adès). Entre les deux, γαίης (la terre) demeure le plan de référence, car c'est de part et d'autre et par rapport à elle que s'ordonne l'univers. Le temps, qui fait suite aux lieux naturels, marque la succession du jour et de la nuit, pour aboutir aux différentes saisons. C'est durant l'échange jour et nuit qu'apparaissent le printemps, l'automne, l'hiver et l'été.

Primus uere rosam atque autumnno carpere poma,
 et cum tristis hiems etiamnum frigore saxa
 rumperet et glacie cursus frenaret aquarum,
 ille comam mollis iam tondebat hyacinthi
 aestatem increpitans seram Zephyrosque morantes.

Il était le premier à cueillir la rose au printemps et les fruits en automne; et, quand le triste hiver fendait encore les pierres de gel, et enchaînait de sa glace les cours d'eaux, lui commençait déjà à tondre la chevelure de la souple hyacinthe, raillant l'été trop lent et les zéphirs en retard.

Géorgiques, Livre IV, Vers 134-138.

L'allusion à ces cycles temporels montre que l'univers se meut. La nature métaphysique se termine par la présentation de la communauté ontologique avec les caractères humains.

Νέμεσιν, πῆμα θνητοῖσι βροτοῖσι,
 Νύξ ὀλοή· μετὰ τὴν δ' Ἀπάτην τέκε καὶ Φιλότητα
 Γῆράς τ' οὐλόμενον, καὶ Ἔριν τέκε καρτερόθυμον.
 Αὐτὰρ Ἔρις στυγερὴ τέκε μὲν Πόνον ἀγλινόεντα
 Λήθην τε Λιμόν τε καὶ Ἄλγεα δακρυόεντα
 Ὑσμίνας τε Μάχας τε Φόνους τ' Ἄνδροκτασίας
 τε Νεϊκέα τε Ψευδεά τε Λόγους τ' Ἀμφιλογίας τε
 Δυσνομίην τ' Ἄτην τε

La Nuit funeste conçut encore Némésis, ce fléau des mortels, puis la Fraude, l'Amour criminel, la triste Vieillesse, Éris au coeur opiniâtre. L'odieuse Éris fit naître à son tour le Travail importun, l'Oubli, la Faim, les Douleurs qui font pleurer, les Disputes, les Meurtres, les Guerres, le Carnage, les Querelles, les Discours mensongers, les Contestations, le Mépris des lois et Até

Théogonie, Vers 223-230

Ces caractères qui sont νέμεσιν (la vengeance), ἀπάτην (la fraude), φιλότητα (l'amour criminel), έρίς (la discorde), φόνους (le meurtre), μάχας (la querelle), ψευδεά (le mensonge), δυσνομήν (le mépris), se présentent comme des formes naturelles intrinsèques des individus. Ces différentes composantes naturelles sont des parties intégrantes de l'univers, car chaque entité joue sa partition dans la symphonie universelle. Malgré leurs caractères hétéroclites, les poètes découvrent un univers vivant. En les relevant sous les formes descriptives et analogiques, ils montrent que chaque élément naturel interagit sur les autres. Il s'agit de découvrir dans la prochaine partie les perceptions humano-naturelles afin de saisir les relations homme-environnement pour découvrir ses reflets divins et humanisés.

2. Perceptions humano-naturelles

La vision antique du monde est celle d'une nature divinisée et humanisée. Coulon relève à ce propos que «faute de pouvoir répondre aux questions que se posait cette inconnue, les Anciens ont imaginé l'univers rempli de divinité» (2007, p.8). Autour d'un événement naturel incompréhensible, il se tisse une trame mythologique explicative. Dans cette représentation de la nature, tous les phénomènes trouvent des réponses divines et anthropomorphiques.

2.1. Une représentation divine de la nature

Les phénomènes sont divins dans la mesure où ce sont des forces imaginaires et magiques qui guident l'univers. D'après Hésiode, l'origine des dieux s'assimile à la création de l'univers.

ταῦτά μοι ἔσπετε Μοῦσαι, Ὀλύμπια δώματ' ἔχουσαι
 ἐξ ἀρχῆς, καὶ εἶπαθ', ὅτι πρῶτον γένητ' αὐτῶν.
 Ἦτοι μὲν πρῶτιστα Χάος γένητ',
 αὐτὰρ ἔπειτα Γαῖ' εὐρύστερνος,
 [...] Τάρταρά τ' ἠερόεντα μυχῶι χθονὸς εὐρυοδείης,
 ἠδ' Ἔρος, ὃς κάλλιστος ἐν ἀθανάτοισι θεοῖσι.

Muses habitantes de l'Olympe, révélez-moi l'origine du monde et remontez jusqu'au premier de tous les êtres. Au commencement exista le Chaos, puis la Terre à la large poitrine, [...] ensuite le sombre Tartare, placé sous les abîmes de la Terre immense ; enfin l'Amour, le plus beau des dieux.

Théogonie, Vers 114-117 ; 119-120.

La terre s'assimile à Gaïa (Terra), le ciel à Ouranos (Caelus), les éléments atmosphériques à Zeus, la forêt à Artémis (Diane). L'Antiquité dont les connaissances étaient primitives mit une divinité partout où il y avait mystère. La nature apparaît remplie de déités, parce que «tout ce qui frappa d'admiration, d'étonnement, de crainte ou d'horreur les premiers hommes prit à leurs yeux un caractère divin» (Commelin,

1991, p.III). Tout ce qui ne s'explique pas est divin. Afin de caractériser ce sentiment religieux, les Grecs parlaient de «θάμβος» qui signifie «étonnement, admiration, stupeur» (Gréco, 2020, p.1135). Dans l'environnement, l'homme antique ressent autour de lui la présence divine et éprouve pour ce sacré, la peur mêlée à l'admiration et l'adoration. L'exemple de Tityre en est édifiant.

O Meliboee, deus nobis haec otia fecit.
namque erit ille mihi semper deus, illius aram
saepe tener nostris ab ouilibus imbuet agnus.
ille meas errare boues, ut cernis, et ipsum
ludere quae uellem calamo permisit agresti.

O Mélibée, c'est un dieu qui nous a fait ce sort tranquille. Oui, il sera toujours un dieu pour moi; souvent un tendre agneau de nos bergeries arrosera ses autels de son sang. Tu vois, il laisse errer mes génisses en ces lieux, et il m'a permis de jouer les airs que je voudrais sur mon rustique chalumeau.

Bucoliques, Chant I, Vers 6-10

En mêlant le sacré au naturel, Charnoux définit cet aspect religieux comme une appréhension directe que la présence divine impose inopinément. Cela se manifeste dans un paysage grandiose, un silence ou un bruit, un vol d'oiseaux, le passage d'une bête, la majesté d'un arbre, la fraîcheur d'une source, la chaleur de la journée ou un éclair zébrant le ciel. Ces différents aspects sont accueillis comme autant d'évidences divines, parce que la nature est considérée comme telle (1963, p.187). Bien que présente sous tous les aspects universels, la divinité est identifiée. Chez les Grecs et plus tard les Romains, cette présence est reconnue et fractionnée en une multitude d'individualité conçue à la dimension humaine. La nature représente dès lors un surnaturel quelque peu distant. Cependant son apparence physique amène les Anciens à vivre une proximité incitant une familiarité quotidienne avec lui. Cette perception conduit conséquemment à associer le monde divin à celui des humains, d'où cette attitude humanisée qui lui est attribuée.

2.2. Une appréhension anthropomorphique de l'univers

La nature est humanisée parce que les mouvements et éléments naturels décrits correspondent aux comportements humains compréhensibles par tous. Homère, en mettant en scène les Troyens Archiloque et Acamas, assimile leurs forces à celles des montagnes et des chênes face au vent et à la pluie.

τῷ μὲν ἄρα προπάροιθε πυλάων ὑψηλάων
ἔστασαν ὡς ὅτε τε δρύες οὔρεσιν ὑψικάρηνοι,
αἳ τ' ἄνεμον μίμνουσι καὶ ὑετὸν ἤματα πάντα
ρίζησιν μεγάλῃσι διηνεκέεσσ' ἀραρυῖαι·
ὡς ἄρα τῷ χεῖρεσσι πεποιθότες ἠδὲ βίηφι
μίμνον ἐπερχόμενον μέγαν Ἄσιον οὐδὲ φέβοντο.

Tous deux, devant les portes hautes, se dressaient, comme, sur les montagnes, des chênes au front haut qui résistent au vent et à la pluie, tous les jours, fixés par leurs grandes racines profondes. Ainsi tous deux, confiants dans leurs bras et leur force, attendaient la venue du grand Asios, et ne fuyaient pas.

Iliade, Chant XII, Vers 131-136

Dans ce tableau et par un jeu d'association, la montagne et le chêne s'identifient à l'homme. La vision humanisée de l'Antiquité conduit ce dernier à se reconnaître dans la nature, en ce sens que ses comportements et son agir se décèlent dans l'environnement. Les faits et gestes humains témoignés renforcent aux yeux de l'homme antique, la conception selon laquelle il n'est pas une entité extérieure à celle-ci, mais une de ses parties. En partant de ce principe, la représentation antique de l'univers se comprend comme l'assemblage de forces individuelles contrôlées par les dieux. Pour les poètes, tous les éléments naturels peuvent décrire les attitudes humaines. En effet, il n'y a pas de différence entre les images mettant en parallèle le tempérament humain du comportement animal.

ὦ οὐτ' ἄρ φρένες εἰσὶν ἐναίσιοι οὔτε νόημα
 γναμπτόν ἐνὶ στήθεσσι, λέων δ' ὡς ἄγρια οἶδεν,
 ὅς τ' ἐπεὶ ἄρ μεγάλη τε βίη καὶ ἀγήνορι θυμῷ
 εἴξας εἶσ' ἐπὶ μῆλα βροτῶν ἵνα δαῖτα λάβησιν·
 ὡς Ἀχιλεὺς ἔλεον μὲν ἀπώλεσεν, οὐδέ οἱ αἰδῶς
 γίγνεται, ἢ τ' ἄνδρας μέγα σίνεται ἢ δ' ὀνίνησι.

C'est le pernicieux Achille, ô dieux, que vous voulez aider, lui qui n'a ni sentiments modérés, ni pensée fléchissable en sa poitrine, mais des idées sauvages, comme le lion, qui, cédant à sa grande violence, à son mâle courage, fond sur les troupeaux des hommes pour prendre son repas. Ainsi Achille a perdu la pitié, et sans nulle honte.

Iliade, Chant XXIV, Vers 40-45

Dans l'ardeur des combats, les qualités humaines s'estompent pour les instincts animaliers. Dès cet instant, la présence de l'image met en lumière la mutation. Derrière cette représentation, les analogies relevées se fondent sur des similitudes intérieures et extérieures. Elles éclairent le sens des situations et parfois des valeurs y relatives. Il s'y lit donc une certaine ressemblance de destin entre l'être humain et la nature. La nature prend aussi la forme d'une mère que l'homme doit entretenir s'il veut survivre.

λιμὸς γάρ τοι πάμπαν ἀεργῷ σύμφορος ἀνδρί.
 τῷ δὲ θεοὶ νεμεσῶσι καὶ ἀνέρες, ὅς κεν ἀεργὸς
 ζῶη, κηφήνεσσι κοθούροις εἴκελος ὄργην,
 οἳ τε μελισσῶν κάματον τρύχουσιν ἀεργοὶ
 ἔσθοντες· σοὶ δ' ἔργα φίλ' ἔστω μέτρια κοσμεῖν,
 ὡς κέ τοι ὠραίου βιότου πλήθωσι καλιαί.
 ἔξ ἔργων δ' ἄνδρες πολύμηλοὶ τ' ἀφνειοὶ τε·

En effet, la Famine est toujours la compagne de l'homme paresseux ; les dieux et les mortels haïssent également celui qui vit dans l'oisiveté, semblable en ses désirs à ces frelons privés de dards qui, tranquilles, dévorent et consomment le travail des abeilles. Livre-toi avec plaisir à d'utiles ouvrages, afin que tes granges soient remplies des fruits amassés pendant la saison propice. C'est le travail qui multiplie les troupeaux et accroît l'opulence.

Les Travaux et les jours, Vers 302-308

En demandant à Persès de travailler, Hésiode lui fait comprendre que c'est le seul moyen pour avoir une vie décente. Les dieux et les hommes détestent le paresseux car il ressemble au bourdon. Il convient donc de s'apparenter à l'abeille. L'assimilation de l'homme à la nature fait dire à Desautels que « les dieux sont partout et en nombre ; ils se manifestent partout et en toutes choses » (1988, p. 18). Parce que la divinité est

omniprésente, les hommes se sentent proches d'elle. Cette compréhension divinisée et anthropomorphique de la nature conduit l'Antiquité à la considérer comme sacrée et proche d'elle. Qu'il soit la personne humaine, les animaux ou les végétaux, la conception antique voudrait que chaque partie naturelle ait un droit d'usufruit dans « la maison commune » (Pape François, 2015).

3. Vision antique du monde naturel

Le sentiment antique de la nature porte la marque du sacré. Dans sa représentation, l'Antiquité gréco-latine a donné un visage et un nom à chaque entité naturelle, contribuant à la désigner sous des noms et des formes divines. De cette manière d'appréhender la nature, découle un sentiment religieux. Elle est toujours aux yeux des poètes antiques, une entité vivante, qui a ses objectifs et une finalité. À son contact, l'homme la respecte et la vénère. Cependant, avant d'arriver à cette attitude de considération, les aèdes montrent que face à une nature qui semble naviguer à vue, et dont l'homme n'a aucune emprise, l'être humain ressent de la frayeur face à elle. Son intelligence lui permet seulement de comprendre que face au mur immense représentant l'univers dans ses différentes composantes, seuls les dieux sont capables de le maîtriser. Un certain sentiment du sacré commence donc à naître. C'est d'ailleurs lui qui le conduit à voir derrière chaque entité naturelle, un visage divin. En effet, Homère, Hésiode, Virgile montrent des déités dans la société. Parce que les dieux sont manifestés sous les formes naturelles, il apparaît une familiarité entre l'homme et le sacré. À défaut de les voir, l'homme les sent dans son cœur et dans sa tête, car ils sont proches de lui par leur façon d'être et d'agir. Bien plus, l'homme ancien en reconnaissant leur puissance, est conscient que les dieux se soucient de lui. Dès lors, il s'établit une complicité.

Αὐτὰρ ὁ ἐν μεγάρῳ ὑπελείπετο δῖος Ὀδυσσεύς,
μνηστήρεσσι φόνον σὺν Ἀθήνῃ μερμηρίζων·

Cependant le divin Ulysse restait dans la salle, méditant avec Athénè le meurtre des prétendants.

Odyssée, Chant XIX, Vers 1-2

L'Antiquité ne s'étonne guère de voir à ses côtés, une divinité au point de se risquer dans une relation avec elle³. L'univers offre au citoyen, à commencer par son milieu immédiat, toutes les raisons de sentir la présence réelle des dieux. Dans ses rapports avec l'univers, l'homme antique voit en la nature, une mère nourricière le soulageant. Pour Hésiode, le travail, ou plus exactement l'entretien de la terre, est gratifiant en plus d'être encouragé par les dieux.

ὥς κέ τοι ὠραίου βίότου πλήθωσι καλιαί.
ἐξ ἔργων δ' ἄνδρες πολύμηλοί τ' ἀφνειοί τε·

³ Dans l'*Enéide* de Virgile, l'ascendance d'Enée montre qu'il est le fils du mortel Anchise et de la déesse Vénus. Il est également explicité le commerce humano-divin. Qu'il soit amoureux comme la relation entre Ulysse et Circé ou Ulysse et Calypso dans l'*Odyssée*, ou conflictuel avec Diomède et Aphrodite dans l'*Iliade*, les contacts entre l'homme et le divin sont considérés comme normaux en ce sens que les seconds vivent au milieu des premiers et influencent leurs agissements.

C'est le travail qui multiplie les troupeaux et accroît l'opulence. En travaillant, tu seras bien plus cher aux dieux et aux mortels.

Les travaux et les jours, Vers 308-309

Le labeur satisfait les besoins et rapproche du divin. L'amour de la nature devient possible lorsqu'il est familiarisé. Même s'ils la situent dans le temps mythique de l'âge d'or, les aèdes croient en l'harmonie humano-naturelle.

Conclusion

En partant du constat selon lequel le monde vit sous le coup du stress écologique, nous avons trouvé bon de nous tourner vers l'Antiquité pour trouver solutions à cette préoccupation. Il s'agissait à la lecture des poèmes d'Homère, Hésiode et Virgile de ressortir la conception de la nature des Grecs et Latins de l'ère classique. Dans leur entendement, il y a un sentiment sacré de la nature aboutissant à une conscience pro-environnementale. Grâce à la critique thématique et aux éruditions de Richard, nous retenons que l'Antiquité comprenait la nature dans la singularité la composant, la percevait comme divine et humanisée, ce qui a conduit à avoir pour elle, un regard religieux voué au respect du sacré. L'homme antique la vénère, parce qu'il est conscient de sa dépendance vis-à-vis d'elle et voit en chaque élément, une force supérieure. Notre réflexion, qui tend à apporter une pierre dans la reconstruction de l'édifice naturelle, s'inspire de la vision du sacré qu'observait l'Antiquité gréco-latine. Son étude, exprimée dans la lecture des poèmes antiques, livre ainsi une représentation du monde considérée comme divin. Par le respect et la vénération, non pas de la nature, mais de chaque individualité qui la compose, il est possible de rejoindre les Anciens dans leur conception du monde. De plus, le souci de la postérité aidant, cette considération est utile pour les générations futures.

Références bibliographiques

- Casadebaig, P. (1985). Platon ou l'art du suprême dialogue. *Les Philosophes de Platon à Sartre*, 9-42.
- Charnoux, F. (1963). La civilisation grecque à l'époque archaïque et classique, Paris, Arthaud
- Commelin, P. (1991). Mythologie grecque et romaine, Paris, Classiques Garnier
- Coulon, R., (2007). La nature des Anciens : de Sumer à Lucrèce. *La perception de la nature de l'antiquité à nos jours*, 7-26
- Desautels, J. (1988). Dieux et mythes de la Grèce ancienne : la mythologie gréco-romaine, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- Gaffiot, F. (1989). Dictionnaire latin-français, Paris, Hachette
- Géorgiques, Trad. française: Maurice Rat, Les Bucoliques et les Géorgiques, Paris, Classiques Garnier, Trad. française reprise au site de Philippe Remacle, téléchargé du portail Hodoi elektronikai. [En ligne] sur URL : <http://mercure.fltr.ucl.ac.be>
- Géorgiques (2012), Énéide, Trad. française : Anne-Marie BOXUS et Jacques POUCKET, L'Énéide, Paris, Les Belles Lettres, Trad. française reprise au site de Philippe Remacle, téléchargé du portail Hodoi elektronikai. [En ligne] sur URL : <http://mercure.fltr.ucl.ac.be>

- Gréco, G. (2020). (sous la direction de), Dictionnaire grec-français, Paris, Hachette
- Hésiode. (1841). *Théogonie*, Trad. française : Anne BIGNAN, Les œuvres d'Hésiode, Paris, Trad. française reprise au site de Philippe Remacle, téléchargé du portail Hodoi elektronikai. [En ligne] sur URL : <http://mercure.fltr.ucl.ac.be>
- Hésiode. (1847). *Les Travaux et les jours*, Trad. française : Anne BIGNAN, Œuvres d'Hésiode, Paris, Trad. française reprise au site de Philippe Remacle, téléchargé du portail Hodoi elektronikai. [En ligne] sur URL : <http://mercure.fltr.ucl.ac.be>
- Homère (1988), *Iliade*, Trad. française : Eugène LASSERRE, L'Iliade, Paris, Classiques Garnier, Trad. française reprise au site de Philippe Remacle, téléchargé du portail Hodoi elektronikai. [En ligne] sur URL : <http://mercure.fltr.ucl.ac.be>
- Homère (1931), *Odyssée*, Trad. française : Victor BERARD, L'Odyssée, Paris, Armand Collin, Trad. française reprise au site de Philippe Remacle, téléchargé du portail Hodoi elektronikai. [En ligne] sur URL : <http://mercure.fltr.ucl.ac.be>
- Ibrahim, A. (1985). *Lucrèce ou les pactes du hasard. Les Philosophes de Platon à Sartre*, Paris, Hachette, 71-86
- Jeuge-Maynard, I. (2013). (sous la direction de), *Le Grand Dictionnaire Encyclopédique Larousse*, Paris, Larousse.
- Nay, O. (2009), *Nature (philosophies classiques et modernes), L'idée de nature dans la pensée européenne* [en ligne], consulté le 28 Juillet 2021 à 10h15 sur URL <https://www.researchgate.net/publication/313192399>
- Newton, I. (2005). *Principia : Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, Paris, Dunod
- Pape François (2015). *Loué sois-tu. Laudato si*, Paris, Le cerf
- Philippe Remacle, téléchargé du portail Hodoi elektronikai. [En ligne] sur URL : <http://mercure.fltr.ucl.ac.be>
- Poulet, G. (1969). *Les chemins actuels de la critique*, Paris, Union Générale d'Édition
- Richard, J-P. (1961). *Introduction à l'univers de Mallarmé*, Paris, Le Seuil.
- Rousset, J., (1962). *Forme et signification*, Paris, José Corti.
- Siebert, C. (1996). *Nature et paysage dans la pensée et l'environnement des civilisations antiques*, Paris, De Boccard.
- Virgile (1932), *Bucoliques*, Trad. française : Maurice Rat, Les Bucoliques et les Géorgiques, Paris, Classiques Garnier, Trad. française reprise au site de